

TEMPLON

II

PRUNE NOURRY

LE PARISIEN WEEKEND, 23 octobre 2026

42 | REPORTAGE



Prune Nourry, le 23 septembre, dans son atelier éphémère aménagé au premier étage de la station de métro Saint-Denis-Pleyel. Parmi ses 18 œuvres exposées au Petit Palais, la sculpture *Les Élèves* (ci-dessus), de 3,50 mètres de hauteur, et les bustes de sculptrices des XIX^e et XX^e siècles (ci-contre).

Prune Nourry rend aux femmes tout leur relief

La plasticienne engagée, qui expose actuellement au Petit Palais, travaille aussi sur une commande pour le réseau Grand Paris Express, dans un atelier éphémère au cœur de la gare Saint-Denis-Pleyel. C'est là que nous l'avons rencontrée.

PAR SARAH BELMONT, PHOTOS FRED DUGIT.



Station Saint-Denis-Pleyel (Seine-Saint-Denis), au nord de la ligne 14. « Terminus, tous les voyageurs sont invités à descendre », lance la voix du métro. S'ensuit une impressionnante ascension de 27 mètres en escalator, sur quatre niveaux. Sur un pan de mur, à l'approche du rez-de-chaussée, seront accrochées, courant 2027, une centaine de silhouettes féminines grandeur nature, les *Vénus dionysiennes*. Ces sculptures se dressent, pour le moment, dans un vaste atelier éphémère aménagé au premier étage du bâtiment aux lignes futuristes conçu par l'architecte japonais Kengo Kuma. C'est là que nous avons retrouvé la plasticienne française Prune Nourry, 41 ans, dont le travail explore les inégalités entre les sexes, les dérives de la bioéthique, le pouvoir de guérison et le devoir de mémoire. Dans cet espace de 1000 mètres carrés, elle a également préparé des pièces pour l'exposition « Visionnaires », qui vient de débiter au Petit Palais. Représentée par la galerie Templon, l'une des plus importantes de la scène internationale, l'artiste a une cote solide. Ses œuvres figurent dans des collections privées et institutionnelles – musée Guimet (Paris), BnF (Paris), Fondation Bullukian (Lyon), Château La Coste (près d'Aix-en-Provence), Museo Diego Rivera (Mexico) – et leurs prix varient de 30 000 à 400 000 euros.

Prune Nourry nous accueille vêtue d'un bleu de travail légèrement taché de blanc. Sur ses ongles, un vernis transparent émaillé de discrètes paillettes. Le rouge sur ses lèvres contraste avec l'éclat de sa peau. Dans ses cheveux, un fichu bleu roulé en bandeau, dont les motifs orangés rappellent les 888 flèches de son *Amazone érogène*, suspendue en 2021 au beau milieu du Bon Marché. Cette installation monumentale, composée d'un arc armé et d'une cible en forme de sein, symbolise un équilibre fragile entre la vie et la mort. On la connaît également pour *Terracotta Daughters* (2012-2030), une armée de 108 guerrières qui interroge la place des filles dans les familles chinoises. Enterré dans un lieu tenu secret, en Chine, ce bataillon féminin sera exhumé en 2030. Un principe de fouille contemporaine qui trahit l'intérêt de l'artiste pour les sciences humaines, de l'archéologie à l'anthropologie, en passant par la philosophie.

En soutien à des communautés invisibilisées

Notre entretien se déroule autour d'une table jonchée de papiers et d'échantillons de matériaux. Prune Nourry revient à peine de New York. C'est là que se trouve la Catharsis Arts Foundation, qu'elle a créée en 2024 afin de soutenir des communautés invisibilisées, à travers des conférences ainsi que des œuvres participatives. « Il m'arrive de travailler le soir, pour communiquer

avec les États-Unis, confie l'artiste. Cela dit, j'adore sculpter entre 21 heures et minuit. La nuit forme une espèce de cocon, entre rêve et réalité. L'invisible se révèle alors plus facilement. » Dans le cadre de sa fondation, deux séries continuent de se développer et de voyager. Inaugurée en 2022, l'installation *Statues Also Breathe* rend hommage aux jeunes filles de la ville de Chibok enlevées par le groupe islamiste Boko Haram, au Nigeria, en 2014. Cent huit têtes en terre cuite, chacune retouchée et signée par un étudiant de l'université nigérienne Obafemi-Awolowo, entretiennent leur mémoire. Lancé en 2023, le projet *Strand for Women* renvoie, quant à lui, au sort de la jeune Iranienne Mahsa Amini, tuée pour avoir laissé ses cheveux dépasser de son voile. Il rassemble des milliers de mèches collectées dans le monde entier. Résilience, transmission, maternité... Ces sujets irriguent la pensée et la pratique de Prune Nourry.

Près de l'entrée de l'atelier se tiennent quelques-unes de ses *Visionnaires*, un ensemble de 18 bustes monumentaux de femmes : 15 artistes ayant existé ; trois figures allégoriques fusionnant les traits de plusieurs anonymes. Elles ont été imaginées pour sa carte blanche au Petit Palais, où prédominent les œuvres produites par des hommes. « En réponse à ce constat, je me suis lancée dans une chasse au trésor pour retrouver les sculptrices représentées dans le musée. » Prune Nourry connaissait Camille Claudel, bien sûr, et Sarah Bernhardt, quoique davantage comme actrice que comme plasticienne. « Mais je n'avais jamais entendu parler de Berthe Girardet ou d'Hélène Bertaux – qui a lutté pour l'accès des femmes à l'École des Beaux-Arts –, alors même que j'ai reçu une formation traditionnelle à l'École Boulle. » Son choix s'est porté sur 15 personnalités venues d'horizons variés ayant vécu et tra-

vaillé à Paris entre 1850 et 1930. « Je tenais à une forme de multiculturalisme », ajoute-t-elle. Trois d'entre elles trônent au cœur de l'atelier : les Françaises Jane Poupelet (1874-1932) et Daria Gamsaragan (1902-1986) mesurent 2,50 mètres ; l'Américaine Nancy Elizabeth Prophet (1890-1960), 3,50 mètres.

Des yeux de marbre noir et blanc pour leur rendre la vue

À proximité, des plâtres de 70 centimètres, qu'elle a modelés au préalable et qui ont ensuite été scannés en 3D afin d'être agrandis puis façonnés morceau par morceau en béton cellulaire, retenu pour sa légèreté. « Le Petit Palais a beau être grand, ses entrées demeurent petites », plaise l'artiste, qui a dû s'adapter aux contraintes de taille et de poids du bâtiment. Dans ces visages blancs aux traits sérieux, des yeux de marbre noir et blanc ont été incrustés : à ces *Visionnaires* il fallait rendre la vue. Ce ne sont pas des modèles,

PHOTOS © Z. BAKO, G. MACHAVONE, J. DONDANAWA, PHOTOGRAPHY, PRUNE NOURRY, ADAP/PIRENGO, KUMA/SOCIÉTÉ DES GRANDS PROJETS



Les 108 *Terracotta Daughters* (1), finalisées en 2013 et aujourd'hui enterrées, dénoncent le sort fait aux femmes dans les familles et la société chinoises. Créée en 2022, l'installation *Statues Also Breathe* (3) rend hommage aux jeunes Nigériennes enlevées par les islamistes de Boko Haram, en 2014. *Amazonie érogène* (2), exposée en 2021 au Bon Marché, célèbre les combats pour la vie.





Installées les unes au-dessus des autres (en haut) dans la gare Saint-Denis-Pleyel, les *Vénus dionysiennes* regroupent 108 sculptures inspirées du paléolithique, dont les modèles sont des femmes actuelles (ci-dessus).

ni des muses, mais des créatrices au sens le plus actif du terme. Et elles nous regardent. « Je recherchais une aura », explique la plasticienne. Pour retrouver cette aura, il a fallu enquêter. Avec l'aide d'historiennes de l'art, Prune Nourry a réuni lettres, écrits, photographies et archives pour tenter de faire surgir l'invisible. « Je suis partie des mots et des portraits de ces sculptrices. Parfois, je n'avais pas le profil ; parfois, j'avais l'impression d'être face à des femmes différentes, alors qu'il s'agissait d'une seule, à des étapes différentes de sa vie. Il faut accepter la part d'interprétation, cet écart entre la photo et ce que l'on parvient à sculpter. » L'autoportrait de Jane Poupelet, un

indice a priori de taille, n'a finalement pas tant servi. « Son air juvénile, presque naïf, ne correspond pas aux photos que j'ai d'elle, clope au bec, avec une attitude de *badass woman* (dure à cuire, NDLR). »

À droite de Jane, Nancy et Daria s'élève un bloc concave. « Quand on plisse les yeux, on y discerne un visage, indique l'artiste. L'effet de trompe-l'œil donne du volume à ce qui apparaît en creux. » Cette moitié de moule, de 3,50 mètres de hauteur, appartient à l'une des trois allégories que compte la série *Visionnaires*. D'une part, *Les Passeuses*, qui incarnent les auxiliaires des grands maîtres, comme Cléopâtre Bourdelle-Sévastos, qui a cessé de sculpter pour accompagner dans son œuvre son mari, Antoine Bourdelle ; d'autre part, *Les Internées*, les originales jugées aliénées ; enfin, *Les Élèves*, les apprenties à jamais restées dans l'ombre de leur professeur. « Je les vois comme des portraits-robots de femmes anonymes qui n'ont pas fait carrière à cause d'un mariage, d'un moindre soutien familial, d'un manque d'indépendance financière », commente Prune Nourry.

Au fond de l'atelier se déploie une foule d'œuvres sculptées par l'artiste. Des corps aux courbes généreuses, sans visage, plus anonymes encore. Ce sont les *Vénus dionysiennes*, conçues pour la gare Saint-Denis-Pleyel à l'invitation de José-Manuel Gonçalves, le directeur artistique et culturel du réseau Grand Paris Express,

qui prévoit la création de 68 gares et quatre lignes de métro autour de la capitale. Un projet qui anime Prune Nourry depuis deux ans. Cet ensemble s'inspire des premières représentations féminines de l'époque gravettienne du paléolithique, entre 30 000 et 20 000 ans avant notre ère. Ces statuettes tiennent dans la paume d'une main ; la plasticienne leur a donné une taille humaine (1,70 mètre). Leur patine, leur « peau », composée de différentes terres de la région – noire, ocre, rouge, brune ou blanche –, reflètent la diversité du territoire. « Aucune n'a à la fois la même forme ni la même couleur », précise l'artiste.

Le nombre 108, comme un fil reliant les œuvres

Devinez combien elles sont ? Cent huit ! « Quand j'ai commencé à travailler sur les *Terracotta Daughters*, en 2013, je suis partie du chiffre huit, qui avait une dimension à la fois locale – il porte bonheur en Chine – et universelle – il symbolise l'infini. Plus jeune, je n'avais pas les moyens de produire 800 statues. J'ai opté pour 108 un peu par hasard. Jusqu'au jour où une étudiante chinoise m'a appris que ce nombre revêtait une importance particulière dans les traditions bouddhiste, taoïste et shintoïste », raconte la plasticienne. Aujourd'hui, le nombre 108 est l'un des fils invisibles qui relient ses œuvres entre elles.

Courant 2027, les 108 *Vénus dionysiennes* seront installées dans la gare de Saint-Denis-Pleyel, là où près de 250 000 voyageurs devraient transiter chaque jour d'ici à 2031. En attendant, le public est invité à découvrir cette armée féminine dans l'atelier de Prune Nourry. L'entretien a duré une heure et huit minutes exactement. Et il aurait pu se prolonger infiniment plus longtemps, si l'heure de superviser le départ des quatre *Visionnaires* pour le Petit Palais n'avait pas sonné. ■

« *Visionnaires* », jusqu'au 24 janvier 2027 au Petit Palais, Paris (8^e).

« *Vénus dionysiennes* », jusqu'au 25 octobre, au 1^{er} étage de la gare Saint-Denis-Pleyel (Seine-Saint-Denis).